

Des parents de la sainte, Christian et Christina, la légende fait seulement mention, pour nous apprendre qu'avec leurs trois filles, Christiane, Christelle et Christine, à Saint-Trond, dans le diocèse de Liège, au début du XII<sup>e</sup> siècle, ils formaient une famille « honorable ». L'histoire qui nous intéresse commence après leur mort. Elle nous apprend que les trois sœurs, que rien ne pouvait séparer, continuèrent de vivre ensemble dans la ferme familiale. Christiane, l'aînée, était vouée à la prière, présente à tous les offices de la paroisse et assurant, par sa piété, les grâces du Ciel. Christelle entretenait la maison. Elle cuisinait. Elle astiquait. Elle disposait des bouquets de fleurs dans toutes les pièces. Elle entretenait le jardin et assurait l'intendance. Et tout porte à croire que le sororal trio de Saint-Trond réussissait à vivre dans une aisance suffisante. Christiane et Christelle formaient ensemble une association de rôles et de talents qui n'était

pas sans évoquer le modèle évangélique de Marie et de Marthe, les sœurs de Lazare. La petite Christine, celle qui nous intéresse par-dessus tout, occupait le troisième rang. Ce n'était pas tout à fait une Cendrillon. Mais comme elle était nettement plus jeune que ses aînées, espiègle, fantasque, tantôt rêveuse, tantôt exubérante, il avait été décidé qu'elle occuperait des fonctions à l'écart, à l'extérieur de la maison, dans les prés et les champs où elle serait chargée de garder les bêtes, quelques vaches, quelques moutons, quelques cochons et un petit troupeau d'oies. Il lui suffirait de se tenir à la hauteur de cette compagnie, tandis que ses grandes sœurs s'occuperaient des choses les plus sérieuses. Ainsi la vie était-elle réglée. Aux heures du jour, les trois filles vaquaient à leurs fonctions, assurées que chacune faisait de son mieux dans son domaine et que le monde pouvait continuer de suivre son cours. Elles se retrouvaient le soir, partageaient la soupe et, une fois dite la prière en commun, se réfugiaient paisiblement dans le sommeil des justes et des innocents. En vérité, il n'y avait rien à redire à la vie qu'elles avaient choisie. C'était la meilleure possible.

Christine se plaisait infiniment dans la proximité des bêtes. Elle aimait leur tranquillité, leur régularité, leur docilité. Les cochons quelquefois lui donnaient du mal

car ils se plaisaient à folâtrer sans vergogne dans les terrains fangeux et il lui était difficile de les rassembler pour les ramener, le soir, à la porcherie. Ils étaient goulus, insatiables et n'avaient jamais assez de liberté de champ. Beaucoup plus rassurants, à son gré et faciles à mener, étaient les moutons, toujours serrés les uns contre les autres, heureux de faire bloc, sensibles aux inflexions de la voix de celle qui les guidait et bien disposés à se laisser peloter dans la profondeur de leur toison. La petite fille avait du cœur pour leur compagnie. Elle savait que Jésus les avait aimés et bénis et cette pensée la confortait dans l'affection qu'elle leur portait. Elle avait aussi entendu parler du grand saint Druon, dont le terroir était proche du sien et qui leur avait enseigné le catéchisme. Elle n'était pas assez savante pour l'imiter. Mais elle l'invoquait pour la prospérité de son petit troupeau et pour inspirer aux agneaux, surtout, la plus grande résignation devant le sacrifice qui les attendait. Avec les oies, l'entente était plus difficile. Elles jacassaient entre elles sans se soucier des appels que leur lançait Christine lorsqu'elles s'aventuraient hors des sentiers battus. Elles semblaient ne connaître personne et n'avaient d'autre loi que leur appétit de fronde et d'outrage. Et comme Christine ne connaissait aucun saint protec-

teur de cette engeance, qu'elle eût aimé honorer, elle désespérait d'améliorer le comportement de ses ouailles qu'elle se contentait de suivre plutôt que de diriger. Tout autrement en allait-il avec les vaches, dont l'énormité maternelle et la placidité, à toute épreuve, s'offraient en surabondance d'assurance et de paix. Les tout premiers biographes de Christine, Jacques de Vitry, Thomas de Cantimpré, Denys le Chartreux, laissent entendre que ce furent elles, d'abord, qui, par l'exemple de leur rumination sans faille inspirèrent à la future sainte, pour l'heure sans enfant, le goût de la contemplation. Quand ces bonnes bêtes s'avançaient en procession sur le chemin, quand elles paissaient tranquillement leur coin de prairie, offrant au regard de la fillette tout leur paysage de croupe et de mamelles, une copieuse présence de chair et de vie s'imposait. La petite Christine, effarée de tous ses sens, fixait les formes et l'au-delà des formes. Elle sentait, Dieu sait comment, Dieu sait pourquoi, que ces puissances animales, bienveillantes et bienfaitantes, ouvraient la voie du paradis. Il suffisait d'être là et de se laisser à elles. La rumination remplissait l'espace et le temps. La douce petite âme de l'enfant s'associait à cette fonction répétitive et quasiment immobile, en laquelle elle puisait, sans savoir ce qui lui était donné :

une préparation à l'extase. Aussi, tout ce qui venait des bêtes, et de ces bêtes-là particulièrement était, pour elle, béni. Quand elles levaient leur queue, dévoilant les replis pulpeux du sexe et éjectant leur bouse, Christine, qui n'était pas encore la sainte qu'elle deviendrait peu à peu, admirait avec bonheur le cadeau ainsi dispensé par la nature. Elle se sentait prise, elle-même, dans l'accomplissement d'un cycle qui dépassait son entendement mais la réjouissait, au fond d'elle-même, triplement, un sourire limpide éclairait sa face d'enfant et elle rendait grâce à Dieu pour la beauté du monde et la générosité de sa création. Elle aimait les odeurs qui s'épanchaient de son petit troupeau et lui permettaient de reconnaître, croyait-elle, à bout de nez : les mêmes odeurs, fortes en même temps que subtiles, qui l'assuraient de l'identité des êtres, autour d'elle, et lui offraient des jouissances indicibles, dont les plus malins, bien au-dessus de son esprit enfantin, n'eussent pu dire, si elles avaient rapport au diable ou au Bon Dieu. Elle avait dix ans. Elle avait douze ans. Elle ne raisonnait guère. La contemplation à laquelle elle vouait la plus grande partie de son temps était toute nourrie de ses sensations.

Elle vouait une tendresse toute particulière aux petits des animaux dont l'innocence, l'insouciance, la dépen-

dance et la grande fragilité l'émouvaient : les chiots et les chatons, les agneaux et les petits veaux. Elle priaït pour eux, elle demandait à Dieu de les protéger et de leur épargner la souffrance.

Mais entre toutes les bêtes qu'elle connaissait et qui lui étaient familières, les oiseaux occupaient un rang exceptionnel. Elle ne se lassait pas de les observer et de les admirer. Elle connaissait le nom de chaque espèce. Elle les identifiait grâce à leur chant dont elle ne saisissait pas seulement la mélodie, mais la signification d'expression et de message. Pinsons et mésanges, alouettes et rouges-gorges, merles et chardonnerets, célébraient sans cesse à ses oreilles et à son cœur, la beauté du monde et la grandeur de Dieu. Elle les écoutait avec le même ravissement qui s'emparait de l'âme des grandes saintes, dont sa sœur Christiane lui contait les histoires, et qui conversaient avec les anges. Entre les anges et les humains, avec une simplicité et une humilité inégalables, les oiseaux servaient d'intermédiaires. Ils étaient, parmi tous les êtres sensibles, ceux qui figuraient au plus près la nature de l'esprit. Les hirondelles, par exemple. Elles surgissaient soudain, au printemps, en plein ciel, sans qu'aucun signe n'ait annoncé leur retour. Et dans la belle lumière du jour, elles volaient si haut et si vite qu'il était

impossible de les suivre longtemps du regard et impossible, en les voyant, de ne pas les reconnaître comme les messagères de Dieu. Christine leur vouait un amour émerveillé. Au fond d'elle-même, elle les enviait d'être si bien nanties pour fendre l'air avec cette acuité de lame vivante, intrépide et infaillible. Leur spectacle suscitait le rêve et la rêverie – la nostalgie de posséder des ailes, de se dégager de la pesanteur corporelle et de s'élever au plus haut des cieux, jusqu'au pied du trône divin. *Si j'étais petit oiseau...* C'était le début d'un poème que Christiane lui avait appris et qu'elle récitait, pour elle-même, pour rien, simplement parce qu'elle laissait l'esprit de légèreté limpide et de sainte évasion s'emparer d'elle. Chaque année, aux derniers jours de l'été, elle assistait au lâcher des jeunes hirondelles. La nichée pépiait. Les oiseaux, tout petits vraiment, n'avaient jamais volé de leurs propres ailes. Ils se penchaient par-dessus le bord du nid et semblaient considérer avec impatience l'abîme, au-dessous d'eux et tout alentour, dans lequel ils devaient bientôt se précipiter. Ils étaient prêts. Rien ne les retenait plus à leur habitat terrestre. Le moment était venu, à l'heure fixée de l'instinct et du désir. Alors Christine pouvait voir l'oiseau adulte, père ou mère, maître de cérémonie, voleter à l'extérieur, au plus près.